

Le fabuleux destin de Hai Quang Ho

Né au pays des rizières et des chapeaux en feuilles de latanier, Hai Quang Ho est un témoin rare de l'histoire, au parcours éclectique. Après une enfance bercée par la guerre d'Indochine et une adolescence dans l'indigence en France, il parvient à se faire un nom dans la musique et chanter à l'Olympia aux côtés de Stevie Wonder avant de devenir professeur d'économie à l'université de la Réunion. Rencontre avec un résilient mu par un esprit de lutte.

Au cœur du delta du Mekong, dans le sud d'une terre à la silhouette d'un serpent, vient se lover Cantho. C'est dans cette basse plaine du Vietnam que voit le jour Hai Quang Ho en 1944. À cette époque, Cantho n'est alors qu'une bourgade - elle compte aujourd'hui plus d'un million d'habitants - rythmée par le ballet tranquille des buffles et des riziculteurs tressant les pailles de riz. Troisième d'une fratrie de sept enfants, Hai Quang garde en mémoire une enfance heureuse. "Je ne me souviens pas d'avoir eu faim." Sa mère fauche le riz pendant que son père s'illustre en tant que champion de natation. Une famille "moyenne" qui vit grâce à l'extrême fertilité des eaux limoneuses du Mekong. Mais dans ce paysage idyllique, au milieu du vert tendre des rizières et des paysans chapeautés du cône de latanier, le sang coule. Occupé par les Japonais jusqu'en 1945, le Vietnam devient un an plus tard le théâtre d'affrontements opposant les Français, soutenus par les Américains, aux indépendantistes Viêt Minh. Pour Hai Quang Ho, la guerre d'Indochine "était violente mais pas prégnante". "Ça tirait très fort deux à trois fois par an, se remémore-t-il aujourd'hui. Les paysans gardaient leurs fusils dans le fossé et quand l'ennemi approchait, ils faisaient feu avant de reprendre le travail." Il n'oubliera pas ce jour où sa mère a étendu son corps en forme de bouclier pour le protéger avec ses trois autres frères des balles perdues, profitant d'une barque pour filer sur l'eau. "Par miracle, on s'en est tous sortis." Il n'oubliera pas non plus les soldats français qui bloquaient régulièrement les issues de son école pour forcer les élèves (200 par classe) à donner leur sang.

"Enfermé dans un poulailler"

Au début des années 50, la famille s'installe à Saïgon pour y tenir une librairie. Il quitte ses baignades dans la rivière et ses promenades avec les buffles pour rejoindre une ville grouillante. Élevé dans le culte de l'indépendance nationale, il garde pourtant un souvenir ému du premier jour où il s'est rendu dans le cinéma en face de sa maison pour voir Superman, symbole hégémonique de l'Amérique. Alors qu'il commence à peine à découvrir les joies d'une mégapole, il est arraché à sa terre natale. En 1952, ses deux frères aînés arrivant en âge de devenir de la chair à canon, sa mère, enceinte, décide de quitter le pays, quatre marmailles sous le bras. Le père demeure à Saïgon avec le reste de la fratrie. Il est censé résider sur place pour envoyer de l'argent à la famille. "Mais on n'a jamais vu une piastre." Un soir de décembre, ils atterrissent donc au Bourget (Paris) affublés d'une chemisette et d'un short. "Les flocons de neige volaient au-dessus de nos têtes", raconte Hai Quang. Thermique, culturel ou linguistique... le choc est immense pour les Ho. Les premiers jours, ils sont hébergés chez une tante, vivant à treize dans un grand studio. Et pendant que sa mère repart au Vietnam pour chercher le reste de la famille, trois de ses frères et sœurs sont placés en banlieue alors qu'il est envoyé seul à 8 ans en pension dans l'Orne (Basse-Normandie). "C'était affreux pour mes frères et

sœurs. Leur nourrice les battait et les enfermait dans un poulailler la journée, sans avoir le droit de sortir pour aller aux toilettes", décrit Hai Quang. Le racisme, lui, n'en souffrira pas. Ses camarades sont au contraire fascinés par cet étranger bon élève qui joue les rôles de pitre.

"Optimiste et battant"

Sa mère gagne sa vie en cousant des robes pour de riches bourgeoises vietnamiennes mais cela ne suffit pas à nourrir toutes ses bouches éparpillées en France. "Nous étions extrêmement pauvres. Nous vivions des aides sociales et étions habillés par les mairies", se souvient Hai Quang. S'offrir des fournitures scolaires est un luxe. Rusé et un rien fripon, Hai Quang falsifie les données administratives de son école pour bénéficier de stylos et cahiers. Il se définit lui-même comme "un optimiste et un battant" face à la solitude et à l'indigence. Son esprit

trier les plus grandes stars de l'époque." Pourtant, en plein début de gloire, il décide de raccrocher sa guitare. "J'ai décidé d'abandonner la musique quand les Américains ont commencé à pilonner le Vietnam. J'avais le sentiment de collaborer en chantant de la musique américaine." L'homme a des idéaux et n'est pas prêt aux compromissions. En parallèle de ses études, il passe son temps à rédiger des tracts et à défilier contre la guerre du Vietnam. Inscrit à la faculté de sciences économiques, il se fait remarquer pour ses discours protestataires. C'est ainsi qu'il parvient, un doctorat d'État en poche, à décrocher un poste de maître de conférence à Reims. "Mes cours sont déjantés", se vante Hai Quang Ho, qui ne cache pas un enseignement aux influences gauchistes. Lorsqu'il arrive en 1990 à la Réunion, "pour changer d'air" à la suite de la mort brutale de son frère, il poursuit ses cours à l'université. Marié, père de deux enfants, il ne s'est pas rangé pour autant. Certes, il écrit sept livres économiques très sérieux sur la Réunion, mais sa rage est intacte. Il décide en effet voilà un an de se lancer dans un combat contre l'agent orange, un herbi-



"De l'école, je n'ai connu que les chemins qui y menaient", ironise Hai Quang Ho. (photo d'archives Valérie Rubis)

facétieux lui vaudra d'être collé toute sa scolarité. Il finira par être renvoyé "pour l'ensemble de son œuvre". "De l'école, je n'ai connu que les chemins qui y menaient", ironise ce réfractaire à toute forme de discipline ou d'autorité. Mais grâce à son professionnalisme dans l'art de l'école buissonnière, il devient "un excellent joueur de baby-foot". Un petit talent qui le conduit à rencontrer des militaires américains auxquels il parviendra à extirper des 45 tours de Little Richard, Elvis Presley et des Everly Brothers. C'est alors le déclic pour le jeune Vietnamien. Il veut se lancer dans la musique. En une semaine, il apprend les rudiments de la guitare et commence à composer. Il embarque dans son projet artistique son frère Thanh et réussit à le convaincre de quitter son groupe de jazz pour le rock. "C'est un musicien né. À 5 ans, il jouait déjà du banjo et de l'harmonica sur les marchés pour gagner quelques sous", raconte son frère. Duo folk, à tendance Simon & Garfunkel avant l'heure, il commence à se produire ça et là. La consécration arrive en 1960 grâce à un ami qui réussit à décrocher un rôle dans un film de Jacques Rozier : *Adieu Philippine*. Un long-métrage qui ne rencontre pas son public, même s'il est présenté au festival de Cannes, mais qui devient le fer de lance de la Nouvelle Vague. À 16 ans, il se voit confier une partie de la bande-annonce de ce film.

Pas de compromissions

Remarqués par la "major" Vogue, les frères enregistrent dans la foulée leur premier disque. Pendant ce temps, leur mère s'illustre sur scène à la cithare avec son oncle. Très vite, le nom de leur groupe (Les Kimonos) est inscrit en capitale pendant une dizaine de jours sur le fronton de l'Olympia. Le duo a l'honneur d'assurer la première partie de Stevie Wonder. "C'était quelque chose d'énorme !, se remémore Hai Quang. On a eu la chance de rencon-

cide déployé par les Américains durant la guerre du Vietnam qui a occasionné et qui occasionne encore à ce jour des cancers et des malformations (lire notre édition du 15 mai). Domination chinoise, invasions mongoles, tutelle coloniale française, impérialisme américain... le Vietnam a toujours été malmené. Pour sauvegarder leur identité, les Vietnamiens ont développé un farouche esprit de lutte, dont témoigne aujourd'hui la vie de Hai Quang Ho.

Marie Payraud



"Ça tirait très fort deux à trois fois par an, se remémore Hai Quang. Les paysans gardaient leurs fusils dans le fossé et quand l'ennemi approchait, ils faisaient feu avant de reprendre le travail." (photo DR)



Sa mère fauche le riz pendant que son père s'illustre en tant que champion de natation. Une famille "moyenne" qui vit grâce à l'extrême fertilité des eaux limoneuses du Mekong. (photo DR)